

Les 10 ans de la HEAD

Apelab: quand le spectateur se mue en héros

Fondé par quatre anciens étudiants, le studio genevois produit des récits audiovisuels où l'utilisateur interagit avec son corps

Irène Languin

Attention, success story. Lorsqu'on évoque, au sein de la HEAD, Apelab, il paraît évident qu'il s'agit pour l'heure du succès le plus flamboyant à l'actif d'alumni. Créée en 2014 par quatre anciens de l'école, cette start-up genevoise versée dans la production de contenus narratifs interactifs pour réalité virtuelle a rapidement éveillé l'intérêt des médias, puis celui de l'industrie du jeu vidéo, avant de capter l'attention de Hollywood. Le quatuor a d'ailleurs ouvert, en 2015, un bureau à Los Angeles, dans l'idée de s'insérer au cœur du marché.

Un manga futuriste à 360°

Emily Joly, Michael Martin, Sylvain Joly et Maria Beltran se rencontrent sur les bancs de la HEAD, alors qu'ils figent leur master en media design. C'est à l'école que la petite bande forme son dessein de créer un laboratoire de design interactif. Elle le développe, dix-huit mois durant, dans l'incubateur de la Fondation AHEAD, une structure qui retient chaque année deux projets entrepreneuriaux pour les encadrer professionnellement et financièrement. «Ça nous a notamment permis de trouver des mentors et de lancer un processus de brevet, dont la première étape vient de se terminer», explique Emilie Joly, la CEO.

Le socle de l'aventure Apelab, c'est

IDNA, une BD animée interactive sur 360° pour iPad, inspirée de l'univers manga, que Sylvain avait mitonnée pour son travail de bachelor. Cette histoire futuriste - en 2065, une jeune fille devient gardienne de la dernière ville sur terre et change le monde en communiquant avec la nature - se voit rebaptiser *Sequenced* lors de son adaptation pour les casques de réalité virtuelle. Quand le joueur s'en

«Quand on parle de notre réussite, ça fait très plaisir. Mais on bâche comme des fous!»

Emilie Joly Cofondatrice de Apelab

coiffe, il peut faire évoluer l'intrigue par le regard, en agissant sur les personnages ou l'environnement, un peu à la manière des «livres dont vous êtes le héros», célèbres dans les années 1980.

Un épisode pilote de cette série immersive, déjà saluée par une avalanche de prix internationaux, a été présenté au festival de Sundance en 2016. Elle a aussi su séduire le gratin de l'industrie cinématographique, tel l'acteur Peter Coyote, qui prête sa voix à la narration. «L'aspect assez écolo de l'histoire lui a plu, raconte la directrice. Et le mythique John Howe, illustrateur du *Seigneur des*

Anneaux, a également accepté de collaborer!»

On doit à la fine équipe établie aux Acacias deux autres réalisations permettant d'expérimenter la réalité virtuelle. D'abord *Break a leg*, une aventure décalée dans le monde de la prestidigitation où, cette fois, le joueur, dans la peau d'un illusionniste, peut utiliser non seulement ses yeux mais aussi tout son corps pour se déplacer. Ensuite *Watchout*, une déclinaison du long-métrage d'animation *Ma vie de Courgette*. «L'idée était de faire un petit jeu en 360° pour les enfants en reprenant les marionnettes du film, détaille Emilie. Il est téléchargeable sur App Store et Google Play, et on le distribue dans les festivals, comme à Soleure. Il s'agit de la première production en réalité virtuelle de la RTS.»

Trouver les investisseurs

Pionnier de la narration spatiale interactive, le quartette genevois a réussi à élaborer une technologie multiplateforme et avant-gardiste. S'il fourmille de projets, il lui reste maintenant à convaincre les investisseurs des atouts économiques de ses produits. «Il faut en faire un business rentable. On n'est pas encore rentable, on ne fait que de la production. Actuellement, un de nos gros boulots, c'est la levée de fonds.» Disposer d'une bourse bien garnie, voilà qui permettrait aux singles malins d'Apelab de jouer au sommet de l'arbre virtuel.

apelab.ch



Emilie Joly, Michael Martin, Sylvain Joly et Maria Beltran dans leur studio des Acacias. On reconnaît, sur le minois d'Emilie, le regard d'un personnage du film d'animation «Ma vie de Courgette». STEVE IJUNCKER-GOMEZ

Architecture d'intérieur

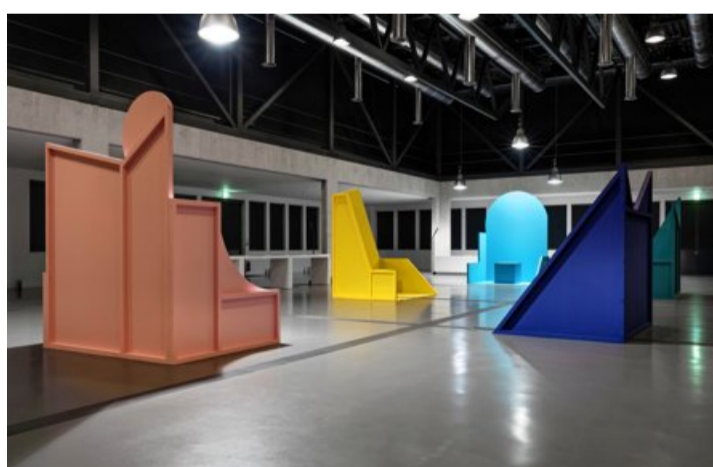
L'imagination au service de l'espace

Qu'ont en commun la Ville de Genève, le Mamco, la Maison de l'histoire de l'Université de Genève ou le Musée Jenisch à Vevey? Ils figurent, au côté de nombre d'artistes et d'institutions, sur la déjà longue liste de clients et de collaborations de l'architecte d'intérieur Juliette Roduit.

Diplômée en 2011, la trentenaire est aujourd'hui indépendante, après avoir occupé durant deux ans un poste d'assistante à la HEAD et remporté, en 2013, le concours de la Fondation AHEAD (*lire ci-dessus*).

Articulant son travail autour de la scénographie d'exposition et du design d'espace et d'objet, elle a acquis une jolie notoriété qui lui permet désormais de tourner financièrement grâce à ses seuls mandats.

Parmi ses dernières réalisations, la scénographie pour le Prix artistique Croix-Rouge HEAD. Juliette imagine, pour présenter les créations des cinq candidats à la distinction, des écrans colorés et biscornus. «L'enjeu, comme pour tout ce que je fais, est de mettre en valeur sans prendre trop le dessus», explique celle à laquelle l'éminente galerie Xippas a fait confiance pour repenser son second espace d'exposition à la rue



Scénographie pour le Prix artistique HEAD/Croix-Rouge. J. GREMAUD

des Bains. En 2015, la Ville de Genève charge la Genevoise de concevoir son stand pour la Cité des Métiers, à Palexpo, en collaboration avec Nicolas Perrotet. Le duo fabrique une salle de cinéma miniature, avec grand écran, enseigne au néon et banquettes rouges: «On a pensé qu'il s'agissait d'une thématique attirante pour les jeunes.»

Juliette Roduit se consacre aussi à la rénovation d'appartements, et s'est lancée, depuis deux ans, dans la création de mobilier. Des pièces

limpides et ludiques, tel ce pouf en peau de mouton immaculée, baptisé «Douglas», au creux duquel on peut glisser quelques livres ou cette table «Barquette» en corian et plexiglas, dont la forme rappelle immanquablement les petits biscuits homonymes. Les Genevois continueront à bénéficier du talent de la jeune designer, puisque à son copieux agenda, cette année, figure, entre autres, la rénovation d'un bistrot de la place. I.L.

julietteroduit.ch

Arts visuels

Hommage à Mandela dans un parc

Réaliser un monument public alors qu'on est encore étudiant est chose fort rare. C'est pourtant la performance dont s'est fait l'auteur Léonard de Muralt, aujourd'hui âgé de 27 ans. Son imposante œuvre sculpturale dédiée à la mémoire de Nelson Mandela s'élève, depuis septembre 2015, dans le parc Rigot, au cœur du quartier des Nations.

En 2014, le Canton de Genève mandate la HEAD pour organiser un concours en vue de la création d'un mémorial en hommage au Prix Nobel de la paix sud-africain. Intitulée «Hating only harms the hater» (*ndlr: la haine ne blesse que celui qui hait*), la proposition de Léonard de Muralt convainc un jury composé de personnalités politiques, de représentants de la Genève internationale et d'artistes. Il n'est point question ici d'un grandiloquent portrait en bronze, mais d'un projet tout en épure. Au sol, recouvert de graviers blancs, un carré de 4 mètres sur 4 - soit la taille de la geôle dans laquelle le pourfendeur de l'apartheid a passé 27 ans de sa vie - sert de socle à douze gigantesques mâts en inox chromé qui se dressent comme autant de barreaux vers le ciel. «Je



«Hating only harms the hater». DR

suis parti du principe de la cellule, explique le jeune artiste, titulaire depuis juin dernier d'un master. Mais je l'ai ouverte vers le ciel, pour figurer le rayonnement et l'évasion.» Une illusion de perspective donne l'impression au spectateur, lorsqu'il se place au centre du dispositif et qu'il lève le regard, que les hampes longues d'une douzaine de mètres forment un cercle dans les nuages, alors qu'elles sont plantées en carré:

«L'idée était de symboliser la transformation intellectuelle et spirituelle de Mandela en prison.» Car au départ, Léonard se trouve devant un défi de taille: comment raconter un homme d'une telle envergure sans tomber dans l'emphase? «Je ne me sentais pas la légitimité de parler de Nelson Mandela, une icône, certes, mais qu'on ne connaît finalement pas vraiment.» Il se lance à la recherche de témoignages et approche Jacques Moreillon, ancien délégué au CICR qui visita plusieurs fois Madiba en détention. «Son récit poignant a été le déclencheur du projet, explique le jeune créateur. C'est également de lui que je tiens le titre du monument, une phrase que Mandela lui aurait dite lors d'une de ses visites.»

Malgré cette entrée remarquée sur le terrain de l'art public, Léonard de Muralt, qui prépare une exposition chez Art Bartschi & Cie pour mai et enregistre un deuxième album avec son groupe ChâteauGhetto, conserve un réalisme modeste. «Rien n'est jamais garanti dans le métier d'artiste: peu de gens se souviennent du nom de celui qui a imaginé la chaise cassée de la place des Nations...» I.L.